

# Sylviane

Je me souviens de l'atmosphère qui régnait dans ce café de quartier où nous nous sommes rencontrés la première fois. Ton sourire interrogateur lorsque tu m'as demandé si tu pouvais t'asseoir à ma table. Doucement le brouhaha de la salle s'est atténué pour disparaître, restaient présents ton regard et ta voix. Cette voix basse aux chaudes intonations qui m'enveloppaient. Une à une mes défenses tombaient ; tes yeux ne quittaient pas les miens et je me sentais couler, sans résistance, dans la profondeur sombre de tes iris. Ce jour-là, je suis devenue captive de l'homme que tu es.

Était-ce un bien ? Était-ce un mal ? Bienheureuse ignorance.

Quel bonheur d'être dans tes bras, de vivre cette belle complicité que nous avons tissée.

Puis, au fil des semaines et des mois, tu as pris insidieusement l'ascendant sur ma vie. Inexorablement tu as fait le vide autour de moi, nous ne voyions plus ni parents, ni amis. Chaque jour, je devais te conter mes pensées les plus intimes. Tous les prétextes étaient bons pour me faire comprendre que j'étais une incapable.

Il n'y avait pas de barreaux aux fenêtres, les portes n'étaient pas closes, pourtant je me sentais prise au piège, j'étouffais, la panique m'envahissait. La mouche prisonnière du bocal, c'était moi ! Enfin, la vie s'est invitée, dans un sursaut salvateur, j'ai doucement dénoué les liens invisibles que tu avais tissés. Ton regard surpris et incrédule, lorsque tu as compris, a été ma récompense. Dans un dernier soubresaut, tu as tenté de reprendre l'ascendant, mais il était trop tard, je n'étais plus dupe, de loin je te voyais venir.

Fière de ma victoire j'ai pu te dire, la porte est fermée, tu « n'entreras plus dans mon âme avec tes chaussures ».

# Laure

C'est un dimanche de janvier 2007. Assise dans sa voiture, elle attend 3 heures, l'heure du rendez-vous. Cela fait presque trente ans qu'elle attend ce moment. Son cœur bat à lui faire mal, ses mains sont tremblantes, moites. La salive lui manque, arrivera t-elle à parler ? À la radio, on évoque déjà les vacances d'hiver, le journaliste avec son guide du routard conseille les meilleures stations de ski. Ses yeux fixent la route, le trottoir, la maison. Une femme sort, c'est elle..... ? Petite, l'air triste. Ah non, ce n'est pas comme ça qu'elle l'imaginait. Ouf, on venait la chercher, ce n'était pas elle.

Il est 15 heures, le jingle des infos retentit, c'était le moment. La voiture fermée, les jambes tremblantes sauront-elles l'emmener jusqu'à la porte ?

Comment expliquer ce que son cœur, ce que sa tête, ce que son corps ressentaient ? Tout se bousculait. Tremblement de terre sous ses pieds ou feu d'artifice, ses yeux se brouillaient. Elle voulait s'enfuir, courir, pleurer, crier. Son doigt appuie sur la sonnette. Des pas retentissent dans l'escalier. La porte s'ouvre, une femme, grande, cheveux teints, souriante, la regarde pendant de longues minutes.

Entrez..... Ça y est, elle entre dans la maison ; elle la suit. À son tour, elle emprunte ces escaliers, son appartement est au premier étage. Elle l'invite dans sa salle à manger. Elles s'assoient face à face ; la table en bois, nappée d'une toile cirée aux motifs fleuris, les sépare.

Juliette observe chaque ligne de mon visage ; Je tremble, mes dents claquent, ce qui diffuse un petit bruit qui vient briser le silence. Elle me regarde encore et encore. « Je suis contente que vous ayez fait les démarches pour me retrouver. Je voulais toujours vous rechercher, mais mon mari n'était pas au courant, et il n'était pas très gentil avec moi, alors j'avais peur ».

Elle entendait pour la première fois la voix de sa mère biologique et elle venait déjà de s'excuser. C'est à cet instant précis que tout commence. Tel un éplucheur de légumes qui débite des rondelles de concombres, elle débitait les questions. « Pourquoi m'avez-vous abandonnée ? Pourquoi n'êtes-vous jamais venue me voir ? ». Elle réalisait qu'elle avait cherché pendant trente ans quelqu'un qui habitait à vingt kilomètres de chez elle.

Aussi mal à l'aise l'une que l'autre, se tordant les doigts, elles avaient déjà un point commun, elles n'avaient pas de salive. Le stress paralysait cette femme. Il y eut un très long moment de silence. Leurs regards se croisaient, se fuyaient, se cherchaient. Ce que j'aime par dessus tout chez une personne, c'est son regard. J'essaie de le capter, de m'y plonger. D'y trouver la sincérité. Les yeux sont les portes de l'âme. Regardez des yeux amoureux comme ils sont brillants, si beaux qu'on voudrait à jamais figer l'image. Mais à cet instant précis, comment était son regard ? Elle leva les yeux qui étaient dirigés vers la table depuis de longues minutes. Elle n'osait imaginer que ce qui allait suivre serait un récit tétanisant. Quand elle marchait dans la rue, elle regardait les femmes qu'elle croisait en essayant d'y trouver parfois une ressemblance. Dans les formes, dans la coupe de cheveux, dans un sourire, dans un regard capté. Elle la rêvait professeur de géographie, institutrice, elle était femme de ménage dans les grands bureaux. Ces grands bureaux, envahis par les « cols blancs », ceux qui géraient les usines sans se salir les mains.

Un soir, alors que le va et vient des secrétaires était terminé, que le PDG était monté dans sa berline, c'était le moment de vider les poubelles.

Qui a le droit..... de ça. De prendre, d'obliger, de caresser sans autorisation. Le regard se perd au plafond.

Son monologue terminé, son visage est livide. Nous sommes en octobre 1961, neuf mois plus tard naissait à l'hôpital « Beauregard » un enfant reconnu 8 jours après sa naissance et abandonné le même jour. « Tu me ressembles beaucoup », dit-elle. Le bruit de la chaise sur le carrelage la ramène à la réalité. Elle ne peut pas la regarder. Elle entend ses pas, elle s'approche, s'il te plaît, n'entre pas dans mon âme avec tes chaussures, tu risquerais encore de me blesser, de m'écraser.

## Anne-Sophie

Enzo est un enfant pas comme les autres, il n'aime pas du tout les contacts avec l'extérieur. Pour lui, les autres êtres humains sont des bonshommes verts comme il aime les appeler. Il aime s'isoler depuis son plus jeune âge. On pourrait penser qu'Enzo souffre d'un trouble profond du développement. C'est ce que les gens de son entourage pensent en le voyant. À tort, car Enzo ne souffre pas de ce trouble. Mais c'est un enfant différent, tout simplement. De nos jours, la différence perturbe mais c'est une richesse dans le monde où le conformisme règne en force. Pour certains, la différence se retrouve dans un mode de vie : marcher pieds nus, se balader avec un bandana sur la tête, être tatoué de partout, avec des piercings à n'en plus finir. Enzo a grandi dans sa propre bulle à lui, dans son univers. Ses peluches, il les considérait comme

ses animaux de compagnie, ses playmobils, comme ses amis. Par ailleurs, il aimait cultiver des fausses plantes. Il en prenait tellement soin, qu'il en oubliait qu'elles n'étaient pas réelles. Pour lui, c'était son jardin d'intérieur.

Il aimait aussi regarder sa petite télé : cette boîte à images et à sons, comme il l'appelait. La télé, elle lui changeait les idées. Elle lui faisait presque oublier les atrocités qu'il a vécues pendant la guerre. Oui, Enzo n'a pas eu une prime enfance comme les autres, il n'a pas eu, de ce fait, d'interactions avec d'autres enfants. Oui, Enzo n'a pas vécu dans une belle petite maison de banlieue mais dans un camp de travail rude où l'austérité régnait.

Dans un tel cadre de vie, il s'est construit un monde imaginaire, non réel, et non matérialisé, pour survivre à l'environnement qui l'entourait et survivre aux autres. Son imaginaire, c'était sa maison, il aimait bien s'y réfugier. Quand sa mère entrait dans sa chambre, il lui disait : « N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures ». En effet, pour Enzo, son âme, c'était son « chez moi », durant toutes ces années, qu'il avait perdues, coupé du monde. Un univers qu'il a construit pour s'en sortir, puisque pour lui, l'âme a quelque chose d'authentique, de chaleureux et de précieux.

## Marielle

« Si, si, vraiment, tu ne peux pas imaginer ce qu'il nous fait subir en ce moment, Loïc ! Lui qui était si mignon toute son enfance ! C'est bien simple, je ne le reconnais plus ! Je ne comprends pas ce qui lui passe par la tête parfois. Tu comprendrais, toi, si ton gamin changeait d'humeur comme de chemise ? Enfin, c'est une façon de parler, parce que ses T-shirts, il peut les garder une semaine sans les changer, de jour comme de nuit.

En ce moment, il est en plein mutisme, rien, pas un mot. D'un côté, c'est reposant par rapport aux séances d'injures qu'il a pu nous faire subir, mais d'un autre, c'est un peu angoissant : c'est comme si on avait affaire à un fantôme ; il erre comme ça, dans l'appartement, il ne desserre pas les lèvres, ni pour une parole, ni pour quelque signe que ce soit qui rendrait son visage un tant soit peu humain.

Il ne fait plus partie de notre espèce, voilà tout !

Des amis, s'il en a ? Je n'en ai aucune idée, en tout cas, ils ne viennent pas ici. Et comme maintenant, n'importe quel ado a son téléphone portable et son ordinateur, il vit complètement isolé dans son monde. J'espère qu'il garde un tant soit peu les pieds sur terre. Qu'est-ce qu'il mange ? Qui est-ce qu'il fréquente ? Avec qui est-ce qu'il parle au téléphone ou sur internet ? Est-ce qu'il arrive à travailler pour le lycée ? Je n'en sais rien ! J'ai également peur-même s'il est dans un bon établissement : tu sais, ça ne veut rien dire- qu'il fume avec des copains, comme ça, pour se donner un genre et qu'il en vienne à se détraquer le cerveau ! Quel gâchis : quand je pense qu'il était toujours dans les premiers en collège encore ...

Robert ? Penses-tu ! Il ne l'écouterait pas plus que moi ! Il n'a jamais pu l'affronter et lui inculquer quelques règles de savoir-vivre en famille ; évidemment, il est la plupart du temps à travailler au bureau et il ne fait que passer ici ! Il n'y a que moi pour véritablement s'inquiéter ici.

Tu as eu bien raison de ne pas avoir fait d'enfants ; quand on voit le résultat et après tous ces sacrifices et ces inquiétudes ; tout ça pour qu'ils nous reprochent ensuite d'avoir été trop laxistes ou trop autoritaires, pas assez aimants ou trop protecteurs !

Non, vraiment, j'en ai entendu ces derniers temps. Alors maintenant, comme il ne parle plus, il nous écrit des petits mots, quand il est vraiment obligé de demander quelque chose ; je ne saisis pas toujours ce qu'il veut dire, mais bon, si ça lui fait du bien, et tant qu'il ne nous insulte pas ouvertement ; alors, figure-toi le dernier message qu'il nous a pondu, il l'a carrément mis sur la porte de sa chambre. Il a écrit, mot pour mot : « N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures » ! C'est te dire s'il a l'air illuminé ! Tu comprends, toi, ce qu'il a voulu dire ?? »

## Geneviève

Elle n'en pouvait plus. Elle avait le sentiment d'étouffer. Mais comment pouvait-il la traiter ainsi ? Elle lui avait accordé toute sa confiance. Avec lui, elle avait cru pouvoir s'abandonner complètement. Elle avait même été jusqu'à lui raconter son enfance misérable, là-bas, comme les jours de marché où elle attendait que les marchands replient leurs étals pour pouvoir ramasser les fruits abîmés, les légumes défraîchis qu'ils abandonnaient et que sa grand-mère savait si bien lui accommoder ! Et son arrivée ici, pleine d'espoirs après avoir décroché son bac et obtenu une bourse : elle allait changer de vie, finie la misère ! Même qu'elle ferait venir sa mère et lui paierait des séances chez une esthéticienne !

Tant de mirages, d'illusions !

Quand elle l'avait rencontré, elle l'avait trouvé très différent d'elle et du monde qu'elle connaissait, et tout de même, bien plus âgé qu'elle. Elle s'était demandée comment il pouvait avoir arrêté son regard sur elle. Avec son physique, ses revenus et son entregent, il devait avoir l'embarras du choix. Mais il avait su se montrer si gentil, si attentionné, il savait si bien gommer tout ce qui les séparait ! Il serait comme le père qu'elle n'avait jamais eu ! Enfin, n'exagérons rien, papa-amant tout de même.

Et puis, il avait commencé à changer ; il lui reprochait de prendre trop de temps pour ses études, de ne pas être assez disponible, de ne pas lui être assez reconnaissante !

Elle en était venue à se demander si elle avait rêvé ?

Mais lorsqu'il avait commencé à se moquer d'elle, de ses origines modestes, devant ses amis, sa nature profonde s'était réveillée et elle avait senti le dragon rugir en elle : « N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures ! » lui avait-elle lancé, en claquant la porte du bel appartement de l'avenue Foch, le laissant avec sa soirée et ses admirateurs !

Heureusement qu'elle avait gardé sa chambre en cité universitaire ! C'était froid, anonyme, mais c'était un refuge !

Elle se sentait injuriée, salie par ce petit-bourgeois grossier. Qu'était-il d'autre ? Un monstre qui s'était jeté sur une jeune étudiante pauvre, naïve et un peu paumée, qui avait voulu croire à la belle histoire invraisemblable et s'était fait berner, comme tant d'autres avant elle !

Mais en prononçant la phrase-totem qui lui venait de sa grand-mère, c'était comme si elle avait jeté un sort à ce malappris. Elle allait s'employer à les sortir de son âme les chaussures boueuses de ce grossier personnage ! Elle les lui ferait « bouffer », il s'en souviendrait ! Il pouvait lui faire

confiance car elle, elle tenait ses promesses et, cette fois-ci elle irait jusqu'au bout, il en allait de son honneur !

Lentement, elle se déploie, retrouve un début de calme, offre à son corps la douceur d'une douche, croque dans une pomme et s'empare de son ordinateur, direction Facebook. Il s'agit maintenant de commencer une nouvelle histoire, d'inverser les rôles et de faire fondre sur lui le sort qu'il n'a que mérité car il l'a bien cherché !

## Marie-Lyse

Ce matin, j'ai mis ma robe blanche. En me voyant ainsi habillée, Jeanne s'est exclamée : « On croirait une mariée aujourd'hui ! ». De toutes les personnes qui travaillent ici, Jeanne est celle que je préfère. Elle est gentille et me fait rire parfois. Mais là, elle se trompe lourdement ! Je suis vêtue de blanc car c'est la teinte qui sied à une matinée si douce et si belle. Voilà tout !

Je suis assise dans le parc. Le soleil me baigne. Je m'immerge dans le bruissement des arbres et le chant des oiseaux. Curieux qu'il y ait tant d'oiseaux, trop d'oiseaux, qui piaillent et crient avec tant de véhémence que ce qui était chant finit par ressembler au bruit d'une sirène hurlante qui pénètre et vrille mon cerveau. Ce hurlement me glace et me paralyse. J'aperçois Jeanne qui court vers moi, les yeux exorbités, la bouche ouverte sur un cri. Elle n'en finit pas de courir. Je veux la rejoindre et l'aider mais lorsque je parviens à m'arracher du banc, mes jambes sont deux caoutchoucs gélatineux qui s'étirent et s'affaissent à chaque pas. Je tombe. Ma chute dure l'éternité. Ma robe s'étale sur le sol comme une fleur, rouge du sang des oiseaux empalés sur la tige épineuse. La terreur déferle en moi en vagues noires et visqueuses. Mais d'où vient ce hurlement insensé ? C'est mon corps tout entier qui crie.

Je lui avais dit, l'avais supplié : « N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures ». Il ne m'a pas entendue. Mon âme piétinée, dévastée s'est brisée. Et je me suis débarrassée de ce corps vaincu, vide, pantin désanimé, fantoche, fantôme. Je le vois, allongé là, sur l'herbe. Jeanne est à ses côtés. Elle pose ses mains fraîches sur mon front et m'implore de revenir encore une fois, d'essayer d'habiter encore cette étrange enveloppe.

Ses mains fraîches sur mon front... comme une source de vie...

# Alain

*Nous avons dans nos têtes des images que nous n'avons jamais su dessiner .  
Nos cœurs ressentent des sentiments que nous n'avons jamais su exprimer.  
Peut-être avons-nous écrit des lettres que nous n'avons jamais envoyées.  
En voilà une !*

Cher Sher Bahudur,

Je t'écris cette lettre sans avoir l'assurance que tu pourras la déchiffrer, sans même avoir la certitude que tu la recevras. J'écris cette lettre un peu comme on lance une bouteille à la mer, parce que depuis que je t'ai rencontré je me sens comme un naufragé, perdu dans mes incertitudes.

Nos pas se sont croisés à Pokhara. Mes grosses chaussures de marche me tenaient chaud, tes pieds nus étaient protégés par une peau tannée et craquelée. Tu m'as accueilli dans ton pays avec un large sourire découvrant des dents brunies par le tabac ou noircies par les caries. Tu as empoigné le sac que je trainais depuis le tarmac de l'aérodrome pour le faire virevolter dans l'air avant qu'il ne retombe bien calé sur ton dos.

Nous n'avions en commun aucune langue. Et pourtant tu fais partie des rares êtres humains avec lesquels j'ai l'impression d'avoir eu un dialogue.

Tu nous as gratifié de ta générosité, lorsque tu nous a attendu, dans la montagne du Népal, à l'orée d'une forêt, afin que ton passage ne fasse pas fuir les singes qui jouaient. Ainsi tu nous permettait de profiter du spectacle offert par les facéties de ces petits animaux. En interrompant ton effort, tu t'imposais un nouveau départ qui n'est jamais simple lorsque la pente est raide.

J'ai ressenti de l'abnégation lorsque tu t'es effacé, au début du dernier tronçon qui nous conduisait sur le dernier camp de base avant l'Annapurna. Tu nous as laissé croire que tu ne supportais pas les altitudes trop hautes. En réalité, tu nous laissais exprimer notre orgueil d'arriver seul à ce niveau.

J'ai mesuré ton humanisme, jour après jour, assis tantôt sur un banc à l'entrée d'un refuge, tantôt sur une pierre au soleil. Nous devisions en improvisant un langage des dessins. Les égyptiens dialoguaient bien avec des hiéroglyphes. Nous, nous inventions les nôtres. J'en ai encore quelques exemples soigneusement conservés dans mon carnet de voyage.

Je suis convaincu que je ne n'aurais pas pu monter là haut sans le petit homme que tu es et qui courait, quelque fois pieds nus, portant sur son dos les effets qui me rendaient l'expédition confortable. Et pourtant c'est moi qui de retour en France ai montré avec fierté les photos qui prouvent que je suis monté là haut, alors qu'une partie de moi-même a été portée.



Et vous, M.Herzog, vous êtes vous jamais posé la question si vous n'aviez pas été porté par tous ces petits sherpas lorsque vous avez vaincu l'Himalaya ? Vous vous êtes grandi au fil de vos expéditions mais les vrais grands ne furent-ils pas de petite taille ?

Et vous les Wilson, Charles, John Fitzgerald, Nicolas, Barack ou François, les grands de ce monde dit-on, n'y a-t-il pas des personnages de petite taille qui vous maintiennent, vous font apparaître grands et vous ont porté au sommet comme l'a fait pour moi ce petit népalais ?

Sûr que je ne suis pas rentré dans ton âme avec mes chaussures, mais dans tous les cas, cher Sher Bahudur, tu ne m'as pas seulement monté là-haut, tu m'as beaucoup appris sur la nature des hommes.

Affectueusement

Alain

## Anne

Le soleil allait bientôt se coucher, ses couleurs rose-orangées se mêlaient au bleu laiteux des ciels crépusculaires des villes du Sud et se diffusaient entre les feuilles des arbres, offrant une dernière source lumineuse avant la tombée de la nuit. L'odeur des frangipaniers se mêlait à celle des plats mitonnés des derniers vendeurs ambulants, qui allaient bientôt éteindre leur petit feu et rentrer chez eux. La vapeur qui se dégageait des woks montait vers le ciel jusqu'aux rares nuages épars, qui faisaient redescendre une douce brise vespérale. Les branches et les feuilles s'agitaient et semblaient susurrer une mélodie jusqu'à mes oreilles « Viens, viens, viens ».

Comme d'autres venus à sa rencontre, je déposais mes chaussures dans un petit casier de bois numéroté. La majorité était déjà occupée par des vieilles tongs ou sandales, usées, élimées, le chemin qu'elles avaient parcouru avait dû être long.

Je montais calmement les marches de l'immense escalier, elles étaient tièdes et agréables sous mes pieds poussiéreux, elles avaient emmagasiné toutes la chaleur du soleil durant la journée, elles la restituaient lentement.

Au sommet de la colline elle était là, devant moi, la Pagode Shwedagon, énigmatique, majestueuse et sûre d'elle. J'étais à ses pieds, bouche bée, elle me fascinait tout comme elle attirait à la façon d'un aimant les fidèles venus chercher la protection des dieux. J'avais l'impression qu'elle aspirait l'âme de ses visiteurs pour la restituer pêle-mêle par l'éblouissement de ces reflets d'or. Ce lieu m'apaisait, je faisais la paix avec moi-même tout en me nourrissant de ce que la pagode m'offrait, l'âme des Birmans.

Demain je quitterai la Birmanie, mes bagages seront fouillés pour être sûrs que je ne rapporte rien d'illicite de ce pays. Comment les douaniers pourraient-ils comprendre, comment pourraient-ils voir, affairés à leur tâche monotone et journalière, ce que je ramènerai ? J'avais fait dans mon cœur une petite place pour emporter un peu de cette âme des Birmans, qu'ils m'avaient offerte avec leurs sourires, leurs rires, leurs doutes. Cela, aucun contrôle de sécurité ne sera capable de le voir, tout comme les douaniers avaient été incapables de voir mes malles emplies d'inquiétude et de peur à l'entrée de ce pays si mystérieux.